

Le problème des langues étrangères

Mesamarat al-Gayb, 18 janvier 1948

Le ministère de l'Instruction publique a récemment entrepris de réduire les programmes de langues étrangères dans les écoles. Quel est votre avis sur cette politique, quant à son effet sur la culture générale de la nouvelle génération ?

Voici la question que notre correspondant a posée au docteur Taha Hussein Bey et à la doctoresse Durriya Shafiq, qui ont répondu ce qui suit :

Le docteur Taha Hussein

Je pense que cette tendance à affaiblir l'enseignement des langues étrangères dans les écoles est véritablement dangereuse — non seulement pour notre vie culturelle, mais pour l'ensemble de notre vie publique. La langue arabe se développe et progresse, mais elle n'est pas encore devenue une langue mondiale pour la science, la littérature, la politique et l'économie. Notre propre lien avec le monde occidental constitue le fondement juste de notre renaissance et de notre progrès, et le ministère de l'Instruction publique ne réussira jamais tant qu'il n'aura pas entièrement revu sa politique d'enseignement des langues étrangères — sans la limiter au seul anglais et français, car cela revient à mépriser l'esprit égyptien, et à le confiner entièrement à l'influence culturelle française et anglaise. Toutes les grandes langues européennes devraient, au contraire, être enseignées dans nos écoles, chaque élève ou chaque famille choisissant deux de ces langues : l'allemand, l'italien, l'espagnol et le russe sont tous des langues d'une importance considérable en matière de culture, de politique et d'économie, et il devrait se trouver, parmi notre propre jeunesse, des gens qui les maîtrisent bien. C'est une véritable honte pour l'Égypte, au vingtième siècle, que la littérature allemande, italienne, russe et espagnole ne nous parvienne pas directement, des langues mêmes dans lesquelles elle fut écrite, mais par le détour des traductions anglaises et françaises. Ce monopole ne convient pas à l'indépendance à laquelle nous aspirons, et cette ignorance ne convient pas à la dignité que nous méritons. Il ne faut qu'un peu de courage pour permettre au ministère de l'Instruction publique de franchir ce pas, que j'ai réclamé, et que je continue de réclamer. L'Orient arabe est le seul à avoir accepté ce colonialisme culturel anglo-français ;

si nous voulons véritablement l'indépendance, la voie qui y mène consiste à ne jamais permettre à quelque nation que ce soit de monopoliser ce qu'il y a de plus proprement humain — l'esprit, le cœur, et le goût lui-même.

La doctoresse Durriya Shafiq

Je pense que cette orientation, visant à réduire le nombre de cours de langues vivantes dans les écoles gouvernementales, est une orientation qui nuit à l'Égypte, et à son aspiration remarquable à tirer profit des civilisations des autres nations. Nous nous faisons du tort à nous-mêmes lorsque nous confondons le zèle patriotique et le profit que l'on peut tirer de la civilisation occidentale ; car l'Égypte moderne n'a pu conquérir sa propre place élevée parmi les nations d'Occident comme d'Orient qu'après avoir mené à bien certaines études occidentales. Mohammed Ali le Grand et le khédivé Ismaïl avaient parfaitement compris cette réalité ; c'est pourquoi leurs missions scientifiques à l'étranger furent si nombreuses, et si diversifiées. Sans l'école des missions, notre propre retard aurait été manifeste ; sans l'École des langues, son propre directeur Rifa'a al-Tahtawi, et ses illustres élèves, notre littérature et nos sciences arabes n'auraient jamais été enrichies de ce magnifique héritage de savoir. Sans l'étude approfondie du français, de l'anglais, de l'allemand et d'autres langues par nos propres hommes de lettres, nous n'aurions jamais pu être fiers de ces écrivains qui rivalisent avec les écrivains d'Occident par la pensée, l'intelligence et le style. Si nous faisons aujourd'hui la guerre à ces langues pour des raisons qui échappent à la raison, nous ne faisons la guerre qu'à nous-mêmes — et un jour viendra, si les adversaires des langues vivantes l'emportent, où nous chercherons un traducteur dans les services de l'État ou dans le secteur privé, et n'en trouverons aucun. Sans même parler de ce qui découle de l'ignorance de ces langues par une nation : tout ce qui est nouveau demeurera caché à notre propre langue et à notre propre littérature, et nous ne profiterons plus d'aucun courant intellectuel nouveau, car nous serons devenus un peuple entièrement replié sur lui-même, oubliant que celui qui apprend la langue d'un peuple est à l'abri de ses ruses, comme l'a dit le Messager de Dieu, paix sur lui.